

## Héritage et adaptations au miroir de l'Antiquité tardive.

Jeanne-Marie DEMAROLLE  
Ancien président de la CNA

Un héritage, si riche et si accompli soit-il, ne saurait être figé sous peine de disparaître. Il doit s'inscrire comme un jalon dans une chaîne de transmissions, ce qui nécessite d'indispensables adaptations.

En effet, l'homme ne naît pas homme au sens plein du terme mais il le devient, il se construit de façon permanente même si, hélas, l'histoire multiplie les exemples de destruction- par la transmission de valeurs, d'idéaux, de connaissances et de pratiques remontant aux sources de la civilisation européenne, sources dont les progrès fulgurants de la recherche font désormais remonter les origines de plus en plus haut dans le temps. La transmission, essence même de cette construction humaniste, associe à l'héritage reçu sinon une métamorphose tout au moins d'indispensables adaptations. Aussi est-ce au fonctionnement de ce couple que s'attache mon propos. Propos « académique » s'il en est ! Toutes les compagnies réunies au sein de la Conférence ne sont-elles pas un exemple de l'importance de la synergie héritage/adaptations ? Après les vicissitudes révolutionnaires, toutes ont connu un nouvel essor. Ayant eu la sagesse de renoncer à certains de leurs premiers objectifs qui n'étaient plus en phase avec l'époque, elles ont su respecter l'héritage des Lumières et elles savent aujourd'hui adopter les nouvelles technologies pour mieux rester fidèles à leur principe originel d'utilité.

Les exemples historiques de ce processus ne manquent pas et je vous propose de revenir ici sur l'un d'entre eux, celui de la transmission de l'héritage romain dans l'Antiquité tardive<sup>1</sup>, moment fondamental de médiation entre la culture antique et la civilisation européenne. C'est là en effet un temps fort pour éclairer les modalités de la transmission : la politique de Constantin a changé la donne, l'Antiquité tardive relie l'Antiquité au Moyen Age et enfin l'historiographie a longtemps mis l'accent sur les oppositions et les ruptures, la dichotomie paganisme/christianisme. L'Empire de « païen » devint « chrétien ». C'est faire court et donc réducteur, tant la conversion de Constantin<sup>2</sup> et la christianisation de l'Empire sont des phénomènes complexes, étalés dans la durée.

Ce temps de l'histoire de l'humanité paraît propice à une analyse des modalités de l'adaptation, déterminante pour la civilisation, de tout un héritage culturel. Particulièrement propice même, semble-t-il, puisque Rome (un empire, une culture, une civilisation) à la fois *Urbs* et *Orbis* a toujours été un miroir sur lequel l'imaginaire de l'Europe et de la France plus encore, elle qui se considère d'abord comme héritière de Rome et de ses valeurs, s'est projeté pour retrouver des modèles ou des contre modèles.

Mais, historiquement, une question s'impose ? De quelle Rome s'agit-il ? De celle des Tarquins, de celle de Cicéron et de Catilina, de celle d'Auguste et de Mécène, de celle de Titus et Bérénice, de celle du siècle d'or des Antonins, de celle de Constantin dont la politique religieuse a eu un impact universel ? En vérité, ne s'agit-il pas de toutes ces « Rome », tant la substance même des valeurs romaines n'a cessé d'être réactivée par les Romains eux-mêmes et tout au long des siècles suivants pour alimenter les mythologies politiques et les traditions culturelles. C'est la Rome rêvée de la *civitas* et de la *res publica* lorsque les premiers humanistes florentins, lecteurs des discours redécouverts de Cicéron, posent Florence en

---

<sup>1</sup> Sur cette période et sa valorisation, à rebours des jugements négatifs portés au siècle des Lumières par Montesquieu et Gibbon, voir les travaux décisifs d'Henri-Irénée Marrou.

<sup>2</sup> Sur ses monnaies, en 315 son casque porte un chrisme et en 324 Sol Invictus apparaît encore. Il a été baptisé sur son lit de mort en 337 mais il n'a jamais abandonné le titre de Grand pontife.

héritière légitime de Rome mais c'est aussi celle de l'*imperium* : sans aller jusqu'à Napoléon et Mussolini, contentons-nous du premier à se l'approprier, Charlemagne. L'empereur « à la barbe fleurie » dont le biographe Eginhard, empruntant à Suétone fait un treizième César, n'a-t-il pas choisi d'être couronné un 24 décembre, *dies natalis* de Constantin ? Cette Rome de Constantin, si elle installe bien un ordre novateur, embrasse toutes celles qui l'ont précédée. Or, c'est elle qui nous a transmis l'héritage romain, un héritage tout à la fois adopté et adapté au cours du IV<sup>e</sup> siècle.

Premier siècle d'un Empire « chrétien », il ne se résume pas en des événements symboliques de rupture comme la mesure improprement appelée « édit de Milan » en 313, la fondation de Constantinople en 330, le baptême de Constantin en 337, la « réaction païenne » de Julien dit l'Apostat ou encore les édits de Théodose contre le paganisme. Le IV<sup>e</sup> siècle, traditionnellement présenté comme celui de la victoire du christianisme et de la fin du paganisme n'a pas fait du passé table rase, bien loin de là ! Cette présentation est en fait une « représentation » construite par les auteurs chrétiens ; elle s'avère fort éloignée de la réalité, d'autant que ni les structures de la société et du pouvoir ni les institutions municipales n'avaient radicalement changé<sup>3</sup>. D'Auguste à Justinien la Romanité reste incarnée en grande partie par le prince garant de l'unité et de la pérennité de l'empire universel. Certes, avec la mort de Julien disparaît définitivement en 363 un élément constitutif de la romanité, un empire uni aux mains d'un souverain dont la *pietas* attachée à la religion traditionnelle en assurant la « paix des dieux » garantit l'éternité de l'Empire. Mais la christianisation apporte une autre dimension : l'universalisme de l'Eglise renforce l'unanimité autour de l'empereur et la théologie de l'empire chrétien formulée par Eusèbe de Césarée fait du souverain l'image du Logos, fils de Dieu maître de l'univers, guide du genre humain vers la vraie religion et le salut. Certains historiens voient dans le IV<sup>e</sup> siècle un « siècle d'hypocrisie ». N'est-il pas plutôt un siècle de subtiles transmissions lui-même héritier des meilleures traditions romaines ?

Les concepts culturels grecs ont été interprétés à la lumière des valeurs romaines, et à la *République* de Platon fait écho le *De republica* de Cicéron. Si l'*Hercule* de Lysippe et tant d'autres chefs d'œuvre de la sculpture grecque sont parvenus jusqu'à nous c'est bien parce que les Romains en ont multiplié les copies et les variantes, en marbre, en bronze, en terre cuite ; une *interpretatio romana* a fait des dieux de la Gaule un *Apollo Grannus*, un *Mercurius Visucius* ou un *Mars Buxenus* ; la réutilisation du passé républicain a permis à Auguste de fonder une monarchie en donnant un autre contenu à des termes comme *Caesar*, *imperator*, *pater patriae*, mais aussi en introduisant de hardies nouveautés comme l'apothéose, l'implantation d'un mausolée dynastique dans la Ville même .

Événements consignés dans les calendriers associés dans d'immuables rituels et encore au milieu du IV<sup>e</sup> siècle dans le calendrier de Philocalus, éloges réitérés des grands personnages, les rappels et les usages du passé sont récurrents à Rome dont ils traversent toute l'histoire et la civilisation. Ils leur sont consubstantiels. Rien d'étonnant à ce qu'ils aient contribué à assurer le succès du passage d'un monde païen à un monde chrétien. Odoacre a certes déposé le dernier empereur d'Occident en 476 mais cet événement politique ne signifie pas pour autant la mort de Rome précisément parce que le siècle précédent, le IV<sup>e</sup> en alliant changement et continuité avait assuré à Rome une nouvelle vie. De même, tout aussi traumatisant qu'il fût, le sac de Rome par Alaric en 410 ne signa pas la fin de Rome, les Barbares ayant toujours cherché à s'intégrer. Nous venons d'évoquer Charlemagne mais avant lui, voici Childéric, père de Clovis qui se fait enterrer à Tournai sous un vaste tertre,

---

<sup>3</sup> Voir dans E. REBILLARD, *Les chrétiens de l'Antiquité tardive et leurs identités multiples. Afrique du Nord, 200-450 ap. J.-C.*, Paris, 2014, le chapitre 3 « Être chrétien à l'époque d'Augustin », p. 106-107.

accompagné des signes extérieurs du pouvoir royal dont des pièces de monnaie romaine et une bague sceau légendée *Childericus rex*. Voici en Italie Théodoric qui fait adopter les lois romaines aux Ostrogoths et qui n'hésite pas à écrire en 508 à l'empereur de Byzance Anastase : « Notre empire est une simple copie du vôtre, une copie du seul véritable empire sur terre ».

Notre approche ne saurait être exhaustive. Elle s'en tiendra à quelques exemples iconographiques et littéraires, emblématiques et du souci de l'héritage et de la volonté de l'adapter.

### Le souci de l'héritage monumental et intellectuel

La grandeur de l'*Urbs*, le prestige de la Rome des temps jadis ont exercé une véritable fascination sur les empereurs, même devenus chrétiens, même Constantinople devenue capitale. Constantin célèbre successivement dans la Ville ses dix et ses vingt ans de règne. Hiératique sur son char Constance II la visite en 356 : ébloui par les monuments anciens, après avoir vu le temple de Jupiter capitolin, celui de Vénus et de Rome, celui de la Paix et le théâtre de Pompée, il parvint au forum de Trajan et, aux dires d'Ammien Marcellin, « s'arrêta stupéfait ».

Après Maxence qui avait reconstruit le temple de Vénus et de Rome incendié en 307, Constantin reprit l'effort complet de *renovatio* de la Ville et termina la *basilica nova* de son rival en lui donnant son propre nom et là fut érigé le dernier grand arc romain. Et un siècle plus tard, le dernier théodosien Valentinien III (419-455) s'occupe de faire restaurer le Colisée.

Si on ne peut nier un certain iconoclasme chrétien<sup>4</sup>, il faut aussi reconnaître que le pouvoir s'inquiéta de sauver une grande partie des statues et des temples. Honorius édicte dans le Code théodosien en 399 : « De même que nous avons interdit les sacrifices, nous avons aussi voulu que les décorations des bâtiments publics fussent sauvegardées » et le poète Prudence lui fait écho dans son *Contre Symmaque*<sup>5</sup> : « Lavez, seigneurs, ces marbres souillés d'infâmes éclaboussures ! Permettez aux statues, œuvres de grands artistes de se dresser toutes pures, qu'elles deviennent les plus beaux ornements de notre patrie ». Cette volonté s'étendait aux provinces puisque Théodose en 382 avait enjoint au gouverneur d'Osroène que reste ouvert en permanence le temple d'Edesse « où l'on rapporte que sont placées des statues appréciées plus pour leur valeur artistique que pour leur divinité ».

Le souci de l'héritage vaut aussi pour les productions intellectuelles, quitte à les scléroser. Dans le domaine juridique l'accent est mis sur la glose, les éditions des grands jurisconsultes impériaux tels Paul et Ulpian. On simplifie, on complète, mais les commentaires n'innovent pas et ne sont plus que respect d'une tradition figée. De même en littérature on compile, on rassemble, on révisé et on édite les textes classiques en utilisant les facilités du nouveau support d'écriture le codex ; on les commente aussi tel Macrobe (vers 380-440) qui écrit un *Commentaire* au *Songe de Scipion* de Cicéron. Poètes inspirés, Homère, Virgile sont considérés comme des guides spirituels. Science du passé, l'histoire, est en grand honneur. Les familles aristocratiques des Nicomaques et des Symmaques s'emploient à établir le texte des livres de la première décennie de Tite Live. Les « résumés » historiques fleurissent :

---

<sup>4</sup> Un seul exemple parmi tant d'autres : Eusèbe de Césarée dans sa *Vita Constantini* rappelle comment l'empereur fit détruire le temple d'Aphrodite construit sur le site du Saint-Sépulcre pour mettre au jour « la grotte de la Résurrection ».

<sup>5</sup> I, 501-504

Eutrope donne un *Breviarum ab urbe condita*, Rufius Festus un *Breviarum rerum gestarum Populi Romani* tandis que les Césars d'Aurelius Victor (vers 360) un abrégé sera encore abrégé en un *Epitomé* ! Quand Ammien Marcellin (vers 381-395), officier originaire d'Antioche entreprend des *Res gestae* en latin qui débute au règne de Nerva il ambitionne de donner en trente et un livres une suite aux *Histoires* de Tacite. Les grands auteurs servent aussi de référence aux écrivains chrétiens. Rien de surprenant ! Comment oublier que chrétiens et païens lettrés reçoivent la même formation ?

Ils partagent en effet le même amour de la *paideia* qui depuis l'époque hellénistique, ce qui la rend d'autant plus vénérable, transmet le patrimoine des arts « libéraux », les arts dignes d'un « homme libre ».

Véhicule des valeurs de la romanité, de la cité vivante, véritable ciment de l'unité impériale, ce patrimoine est gardé intact par la classe dirigeante autant attachée à la culture –étalée dans les mosaïques des philosophes de la sphère privée– qu'à la richesse. Seule la culture permet alors à des rhéteurs de monter dans la société.

L'empereur lui-même se doit de montrer la voie : Constantin confie son fils Crispus à Lactance et Valentinien fait appel au rhéteur bordelais Ausone pour l'éducation de Gratien. Cet attachement partagé à la culture a été déterminant pour assurer la transmission de l'héritage. Les grands écrivains chrétiens latins du IV<sup>e</sup> siècle, Lactance, Ambroise Augustin, Jérôme sont des convertis. Ils n'ont jamais renié la culture dans laquelle ils ont été élevés et dans laquelle ils continuent à baigner, même ceux qui ont fui le monde. C'est dans sa retraite de Bethléem que Jérôme, élève du grammairien Donat, se voit reprocher en songe par le Juge Suprême d'être plus « cicéronien » que chrétien ! Les intellectuels chrétiens ont tiré profit des lettres helléniques auxquelles ils empruntent des techniques exégétiques et apologétiques dès Tertullien. Les docteurs de l'Eglise, puisent leur équipement conceptuel chez les philosophes païens. Ambroise et Augustin sont pétris de néoplatonisme.

Ces écrivains ont ainsi transmis la culture, mais une culture vivifiée alors que paganisme devenait synonyme de rusticité. En effet, l'éducation classique prônait des valeurs passées : le *mos maiorum*, la *virtus* républicaine, l'éloquence politique ne pouvaient plus être vécues dans le contexte du temps bien que l'idéal civique ait été constamment reformulé, voire « rêvé ». *L'Eloge d'Antioche* de Libanios exalte un type atemporel de cité autonome qui n'existe plus au IV<sup>e</sup> siècle.

De quelques adaptations

Dans tous les domaines la vénération de l'antique va de pair avec la volonté, en préservant le passé, de l'adapter aux temps nouveaux pour s'en approprier le prestige.

Elle est patente dans les gestes urbanistiques, à Rome et plus encore à Constantinople. La basilique chrétienne du Latran reprend les cinq nefs de la basilique Ulpia de Trajan : Constantin rend ainsi hommage à l'architecture impériale mais il entend aussi faire voir que la monumentalité de la Rome chrétienne ne le cèdera en rien à celle des édifices païens ; le pape Sixte III place au baptistère du Latran huit colonnes de porphyre venant du temple d'Hadrien divinisé et les seize colonnes en marbre installées devant San Lorenzo à Milan appartenaient à un temple du II<sup>e</sup> s. En 330 Constantin inaugure une nouvelle Rome « fille pour ainsi dire, selon Augustin <sup>6</sup> de Rome même mais où il n'y a ni temple ni statues de démons ». Cette dernière affirmation demande à être nuancée puisque l'empereur avait fait venir et installer, entre autres, un Pan offert au dieu de Delphes, le Zeus chrysléphantin d'Olympie, l'Aphrodite de Cnide.

---

<sup>6</sup> Cité de Dieu V, 25

Elle est tout aussi manifeste dans la symbolique iconographique et épigraphique du pouvoir qui, du Principat à Justinien use des mêmes symboles, des mêmes rites, des mêmes images.

Arc complexe s'il en est l'arc de Constantin (Fig. 1) à trois baies édifié en 315 associe des reliefs pris à des monuments dédiés à Trajan, Hadrien, à Marc Aurèle à des sculptures exécutées pour l'occasion. En images et en mots, après ceux de Titus et de Septime Sévère il témoigne du processus d'adaptation du langage du triomphe, réservé depuis Auguste à la seule victoire impériale. Mais, on le sait, la victoire du Pont Milvius que commémore le monument n'a pas été remportée sur un ennemi extérieur mais sur un rival, Maxence. On le sait aussi, Constantin n'est pas monté au temple de Jupiter capitolin. Il n'est donc pas étonnant que le défilé prenne fin avec l'entrée à Rome de l'armée.

Le décor de l'arc dont la partie inférieure en marbre remonte sans doute à Hadrien doit son unité, en dépit du recours aux *spolia* (Fig. 2) au message de l'iconographie. Les têtes de Trajan et d'Hadrien retravaillées, les fragments récupérés, rien n'a été laissé au hasard. Tous appartiennent au siècle d'Or celui des Antonins, de « bons » empereurs avec lesquels ces emprunts permettaient d'établir un héritage idéologique. Trajan, vainqueur des Daces et dernier grand conquérant, servait de modèle à Constantin.

Tous aussi, des statues des Daces qui se dressent au sommet de l'attique aux Victoires et aux captifs qui ornent les bases des quatre colonnes corinthiennes en marbre jaune de Numidie transmettent les images traditionnelles de la victoire impériale. Il appartient aux médaillons circulaires de l'époque d'Hadrien de célébrer d'autres vertus impériales à travers des scènes de chasse et de sacrifice : la *virtus* proprement dite, la *pietas*, les sacrifices à Apollon et à Diane doublant implicitement les représentations du Soleil et de la Lune.

Mais la frise qui prend place sous les médaillons, au même endroit que celle de l'arc de Septime Sévère, n'est pas un rappel du passé (Fig.3). Elle traite directement de plusieurs épisodes de l'affrontement entre Maxence et Constantin (du départ de Milan à l'entrée à Rome) et deux scènes montrent l'empereur dans l'exercice de fonctions traditionnelles, l'*adlocutio* et à la *largitio* impériales. (Fig. 4) Le thème est certes un héritage, mais l'esthétique de la représentation impériale innove. L'empereur figuré de face, figé sur un haut siège en position frontale de majesté, est toujours plus grand que les autres personnages, choix qui est aussi celui de la statue colossale de Constantin conservée au palais des Conservateurs à Rome<sup>7</sup>.

L'inscription dédicatoire<sup>8</sup>, répétée sur les deux faces de l'attique (Fig. 1) renforce le message de « compromis » entre le passé et l'actualité.

Constantin y est dit conformément à la titulature impériale *pius, felix*, vertus garantes de la victoire et de la paix. (Fig. 5) Echo plus lointain, sa victoire a été remportée sur un « tyran ». Elle s'inscrit ainsi dans la mémoire des origines de la République et réactive le mythe de Brutus et Cassius. En assassinant le tyran Tarquin le Superbe en 510 les deux héros avaient instauré à Rome la *libertas* et une inscription à l'intérieur de l'arc où Constantin est qualifié de *liberator urbis* reprend la phraséologie républicaine. Ce n'est pas d'un ennemi extérieur qu'il a triomphé, aussi n'est-il pas proclamé *fundator pacis* mais *fundator quietis*. Enfin, la dédicace précise que Constantin a réussi grâce à sa « haute intelligence » (*mentis magnitudine*) et « sous l'inspiration de la divinité », (*instinctu divinitatis*), ce qui suscite bien

<sup>7</sup> Il ne reste que des fragments : la tête mesure 2,60m de haut.

<sup>8</sup> « Au pieux et heureux empereur César Flavius Constantin le Grand Auguste parce que sous l'inspiration de la divinité et par sa haute intelligence avec son armée et de justes armes, en un seul coup décisif il a vengé l'Etat sur le tyran et toute sa faction, le Sénat et le peuple romain dédient cet arc en signe de triomphe ».

des interrogations. Ce type de mention n'est pas habituel dans ce type d'inscription. Il ne renvoie pas nécessairement à la vision<sup>9</sup> de la Croix qu'aurait eue Constantin avant la bataille du pont Milvius. Il est plutôt révélateur, dans sa formulation vague, d'une composante cardinale de la religiosité tardive, d'une convergence entre les païens et les chrétiens. L'homme d'alors, tant Julien dit l'Apostat qu'Augustin d'Hippone, cherche à communiquer directement avec la divinité, par la contemplation philosophique pour les disciples néoplatoniciens de Plotin et de Porphyre, par la prière pour les fidèles du Christ.

En ses divers modes d'expression, l'arc de Constantin illustre l'importance des adaptations qui marquent aussi la littérature latine chrétienne. Face à la sclérose qui touche une grande partie de la production littéraire des païens elle connaît, dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle, un « âge d'or » où s'opère une heureuse synthèse entre tradition et innovation.

Tradition puisque depuis Tertullien les écrivains chrétiens mettent leur culture au service de leur foi. De par leur formation, leur carrière antérieure (l'enseignement de la rhétorique, le barreau, des fonctions publiques), leur milieu d'origine (seul Augustin n'est pas issu de l'aristocratie cultivée), tous ont assimilé l'héritage culturel.

Leur écriture se voulait efficace puisqu'elle devait répondre aux besoins des fidèles, définir les règles de l'éthique chrétienne, vaincre les attaques des intellectuels païens, combattre les hérésies. Il fallait être particulièrement intelligible. Ils ont donc eu largement recours aux techniques classiques pour débattre avec les intellectuels païens à armes égales sur la forme et sur le fond. Dans le *De doctrina christiana*, manuel d'interprétation des Ecritures destiné aux clercs Augustin n'hésite pas à recommander l'étude de la rhétorique<sup>10</sup>.

Il n'est donc pas étonnant qu'un certain nombre d'œuvres chrétiennes reprennent les titres d'ouvrages classiques : par leur titre les *Institutions divines* de Lactance rappellent le grand traité de Quintilien *Institutio oratoria*. Jérôme, à l'instar de Suétone, rédige un *De viris illustribus*. Les lettres de l'évêque de Clermont Sidoine Apollinaire auront la correspondance de Pline le Jeune et celle de Symmaque pour modèles. Mais la reprise des titres ne doit pas faire illusion. Elle a bien pour objectif, en reprenant des classiques de montrer à quel point le christianisme renouvelle les perspectives. Les écrivains chrétiens sont aussi les héritiers d'une tradition biblique et d'une culture scripturaire et leurs œuvres ont pour première finalité de faire connaître la Parole aux païens mais aussi aux convertis. Entre 386 et 389 Ambroise, type même de l'évêque prédicateur, rédige, un nouveau *De officiis*. Il y oppose la morale philosophique analysée par Cicéron à la morale chrétienne théocentrique Dans l'exégèse, dans l'hagiographie l'héritage et les adaptations sont présents.

Les hommes du IV<sup>e</sup> siècle pratiquent une lecture allégorique de Virgile, d'Homère mais aussi des mythes ; l'empereur Julien donne un vif élan à cette méthode dans ses discours sur la Mère des dieux et sur Hélios Roi pour « épurer » les mythes des absurdités qu'y relèvent les polémistes chrétiens.

Dans leurs homélies et leurs commentaires les Pères de l'Eglise, surtout Ambroise et Augustin, mettent en valeur le sens spirituel et allégorique de l'Ecriture centrée sur le Christ. Les principes d'interprétation sont fondés sur une compréhension spécifique de l'Ecriture, puisque le Nouveau Testament est caché dans l'Ancien et l'Ancien révélé dans le Nouveau toute l'Ecriture étant utile à l'intelligence du mystère du Christ. Le progrès décisif de

---

<sup>9</sup> Selon un panégyriste Apollon serait apparu à Constantin en 310, peut-être au sanctuaire de Grand (Vosges) pour lui promettre trente ans de règne.

<sup>10</sup> Tout comme Basile de Césarée rédige à l'intention de ses neveux un mémoire sur « la manière de tirer profit des auteurs profanes ».

l'exégèse chrétienne s'était fait à Alexandrie à partir des méthodes classiques d'interprétation des grammairiens et des philologues et en recueillant l'héritage de Philon maître de l'exégèse allégorique qui allie la philosophie hellénistique à l'interprétation biblique juive. L'École d'Alexandrie, à son apogée avec Origène, exerça un rôle pilote en développant le concept du triple sens de l'Écriture : dépasser le sens historique littéral, retrouver l'intelligence de la vérité spirituelle cachée sous la lettre par l'ascension de l'âme vers les réalités invisibles, Comme l'écrit Augustin, dans son commentaire de l'Épître aux Galates : « cela est dit allégoriquement, c'est-à-dire que certaines choses ont été signifiées par d'autres ».

En écrivant la vie d'Antoine fondateur du monachisme mort en 356, Athanase ouvre magistralement la voie de l'hagiographie. Son ouvrage a été rapidement traduit en latin et a servi de modèle à Sulpice Sévère pour sa vie de saint Martin, à Paulin de Milan pour sa vie d'Ambroise, et plus tard à la vie d'Augustin <sup>11</sup> par Possidius. Dans tous ces ouvrages, les hagiographes puisent dans la biographie antique des grands hommes et des philosophes qu'ils complètent par les actes et les passions des martyrs. Les vertus du saint lui permettent de combattre le mal et de multiplier les miracles. Ses pouvoirs de thaumaturge l'emportent sur ceux du célèbre Apollonios de Tyane et du « divin » Jamblique. Type nouveau du témoin/martyr depuis que les persécutions ont cessé, le saint accomplit des actions surhumaines. Il apporte la guérison, la victoire, et protège des malheurs du quotidien. Ce héros des temps chrétiens n'est pas un demi-dieu mais il est uni à Dieu par un lien personnel.

Ce n'était là que quelques exemples d'un siècle de synthèse durable entre l'héritage de Rome et les adaptations. Ils souhaitent montrer combien une dichotomie manichéenne païens/chrétiens, paganisme/christianisme mérite d'être nuancée. La grandeur historique de Rome est moins d'avoir conquis un empire que d'avoir su le transformer en un monde unifié par une civilisation partagée qui sut toujours se transformer. L'histoire culturelle du IV<sup>e</sup> siècle nous le prouve : à l'image d'un être vivant Rome, *Roma aeterna*, n'est jamais ni tout à fait la même ni tout à fait une autre.

Compléments bibliographiques :

G. ALFÖLDY, *Das Imperium Romanum, ein Vorbild für das vereinte Europa* ?, Bâle, 1999

R. BIANCHI-BANDINELLI, *Rome, la fin de l'art antique*, Paris, 1970

P. BROWN, *Genèse de l'Antiquité tardive*, (trad. française), Paris, 1983.

S. ENDOLI et E. LA ROCCA (éd.), *AUREA ROMA, Dalla città pagana alla città cristiana*, Rome, 2000

J.-C. FREDOUILLE, *Tertullien et la conversion de la culture antique*, Paris, 1972

H. INGLEBERT, *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome : histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1996.

H. INGLEBERT, S. DESTEPHEN et B. DUMEZIL, *Le problème de la christianisation du monde antique*, Paris, 2010

W. JAEGER, *Le christianisme ancien et la paideia grecque*, Paris, 1980

R. JENKINS (éd.), *The Legacy of Rome : A New Appraisal*, Oxford, 1992

H.-I. MARROU, *Décadence romaine ou Antiquité tardive (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles) ?*, Paris, 1977

A.D. NOCK, *Essays on Religion and the Ancient World*, Oxford, 1972

---

<sup>11</sup> Cette vie suit la composition des biographies de Suétone en traitant successivement de la vie, de la conduite privée, de la maladie, de la mort, d'un « catalogue » (*indiculus*) des œuvres.

P. PENSABENE et C. PANELLA (éd.), *Arco di Costantino : tra archeologia e archeometria*  
Rome, 1999  
J. SCHEID et R. HANOUNE, *Nos ancêtres les Romains*, Paris, 1995  
R. TURCAN, *Constantin en son temps. Le baptême ou la pourpre ?*, Dijon, 2006